

## CHAPITRE 5

de 1928 à 1935

### *« Veuve » avec trois enfants*

*Puisque ça se passe de même,  
on va passer à travers, puis  
on va faire ce qu'il y a à faire.  
C'est ma vie, c'est la vie!*

Marie-Louise



## LA PETITE MORT

Il est parti. Marie-Louise peut à peine le croire. Dans les jours précédant son départ, elle l'a sûrement assailli de questions. Comment génera-t-elle la maisonnée au jour le jour sans lui? Elle qui sait à peine lire et écrire, comment gagnera-t-elle leur pain quotidien? Il lui a donné quelques instructions sur la gestion financière de la maison. Il lui a révélé qu'il gardait cachée au sous-sol, dans l'espace entre le haut du mur et les solives soutenant le plafond, une boîte de métal contenant des bons du Canada pour l'éducation des enfants. Il lui a promis de faire tous les arrangements nécessaires pour qu'elle devienne propriétaire de la maison et des lots.

Au cours des jours qui suivent, les enfants demandent où est leur père.

*Nous autres, on ne savait pas où il était et pourquoi il était parti. Elle, elle le savait, mais elle n'en parlait jamais, jamais. Puis, la minute qu'on lui demandait des questions, elle partait à pleurer, ça fait que nous autres on ne parlait plus, naturellement<sup>78</sup>.*

Elle ne peut leur expliquer où est leur père. Il lui a fait promettre de ne plus jamais parler de lui à qui que ce soit, même pas à ses enfants. Elle a promis sans prévoir toutes les conséquences que cette promesse aurait sur sa vie future. Elle a enfoui au fond de son cœur à jamais le secret de leur histoire d'amour. Les enfants ne savent pas que leur père était prêtre avant leur naissance. Ils ne peuvent déduire la raison de cette absence subite. Inquiets, ils réalisent peu à peu que quelque chose de très grave s'est passé et que ça ne sert à rien d'insister. Ils n'obtiendront aucune explication de leur mère.

Maintenant adulte, Gertrude comprend toutes les émotions que cachait le mutisme de sa mère.

---

78. Session 2 avec Gertrude Mantha, page 4.

[...] *how lonely she must have been after my father left us! She never, never spoke of it, of dad at all and I am sure she must have thought about him a lot*<sup>79</sup>.

Marie-Louise a perdu son amour. Elle a perdu la face devant la société qu'elle avait défiée. Son estime personnelle vient d'en prendre un coup. Elle se retrouve seule pour élever trois enfants encore en bas âge. Bien des femmes auraient fait une longue dépression si un tel malheur leur était arrivé. Pas Marie-Louise. Grâce à sa force de caractère elle reprend bientôt le gouvernail. Sa nièce me dit: «C'était une femme déterminée. Elle disait: "Puisque ça se passe de même, on va passer à travers, puis on va faire ce qu'il y a à faire. C'est ma vie, c'est la vie!"<sup>80</sup>»

## VISITES INATTENDUES

En prenant le thé avec Gertrude, je continue de l'interroger sur la période suivant immédiatement le départ de son père. Ne l'a-t-elle jamais revu?

G: *Bien, il est venu une couple de fois nous voir la première année qu'il est parti.*

C: *Ah! Il est revenu à la maison?*

G: *Oui.*

Elle ajoute dans le document écrit qu'elle me remet: «We were so glad to see him!» Mais leur père ne reste que pour quelques heures, puis il s'en retourne.

C: *Il venait avec son col romain?*

---

79. Ruban préparé par Gertrude Mantha entre novembre 2004 et mars 2005, page 1.

80. Entrevue avec Clothilde Bergeron, page 13.

G: *Ouais. Puis moi j'ai dit: «Pourquoi est-ce que tu portes ça?», tu sais. Puis lui, il a viré ça en farce, il l'a reviré de bord, tu sais. Ça fait que...*<sup>81</sup>

Si Joseph a promis à l'Église de cesser tout contact avec sa famille, il est surprenant qu'il revienne à la maison pour de courtes visites. Mais je suppose qu'il a obtenu une permission spéciale de l'Église afin de faire les derniers arrangements financiers nécessaires pour protéger sa famille. Marie-Louise vit au cours de ces brèves visites l'espoir doux-amer que toute femme amoureuse abandonnée par un amant ressent quand elle le revoit peu après la séparation. À sa grande joie, il est là devant elle. Elle aurait le goût de se jeter à son cou et de le serrer contre elle. Mais il lui sourit tout en gardant ses distances, comme un prêtre en visite. Il s'informe d'elle et des enfants. Il lui dit qu'il a commencé les démarches pour qu'elle devienne propriétaire de la maison et des lots et qu'elle aura des papiers à signer. Il lui laisse une adresse où elle pourra lui renvoyer les documents signés. Puis il repart, la laissant déçue. Le son de la porte qui se referme résonne dans le grand vide autour d'elle. Son cœur saigne. Elle qui commençait à peine à se sentir un peu plus forte, la voilà de nouveau vulnérable.

Pour les enfants aussi, ces visites sont source de questionnements et de remous émotionnels.

C: *Quand il est venu, une bonne journée, vous avez dû lui demander: «D'où est-ce que tu viens?» Comment vous êtes-vous expliqué cette présence-là?*

G: *On s'imaginait toutes sortes d'affaires, mais on ne savait pas. Puis Maman, on ne pouvait pas en parler avec elle. Ça fait que c'était un vide là, tout le temps! Ce n'était pas drôle tu sais, quand tu y penses! [Il y avait des] enfants dans le voisinage qui disaient: "Your father is a priest!"*

C: *Comment ils le savaient, eux?*

---

81. Session 5 avec Gertrude Mantha, page 18.

G: *Oh bien, moi, je m' imagine qu'il y a bien du monde qui le savait. Parce que, pour une chose, quand il venait nous voir, il marchait de Billings Station jusque chez nous avec son col romain. Dans ce temps-là, tout le monde se connaissait, ça fait que je suis sûre que tout le monde le savait. Je ne sais pas ce qu'ils pensaient. Ils n'en parlaient pas. Oh non! Personne n'en parlait.*

C: *Les enfants, eux, en parlaient.*

G: *Bien ça, c'était juste à l'école primaire, tu sais, ça ne faisait pas trop longtemps qu'il était parti.*

C: *Alors les voisins étaient discrets.*

G: *Ah oui. Oui. C'était des bons voisins. Des bons protestants<sup>82</sup>!*

## VIE QUOTIDIENNE

La vie quotidienne continue sans répit pour Marie-Louise, comme un vent qu'on aimerait voir tomber mais qui souffle sans relâche. L'absence de Joseph rend la besogne plus difficile. Aux tâches domestiques de Marie-Louise s'ajoutent maintenant les tâches dont Joseph était responsable.

*After my father left, I think about all the work that my mother had to do on her own. In those days, you had to put the storm windows on for the winter, take them off again in the spring. And she had a garden. There was a lot of work there. And for the washing, you had to heat your water in a double boiler. And in the winter time, we would close the summer kitchen and we would live in the living room, dining room area, which wasn't very large but of course there were four of us and we had a four bedroom house at that time. Mother had a Singer sewing machine. I believe that was the only mark there was in*

---

82. Session 8 avec Gertrude Mantha, page 16.

*those days. And it had a foot pedal. How she managed to make all the things she did with this machine is a wonder to me. She made all our clothes. She was a wonderful seamstress and a good provider, a good cook*<sup>83</sup>.

Jos est maintenant assez vieux pour lui donner un coup de main pour certaines tâches, comme l'installation des fenêtres doubles. Mais ce n'est pas suffisant. Elle réalise peu à peu qu'elle n'arrivera pas à tout faire et qu'elle doit élarger ses tâches.

C: *Est-ce qu'elle s'occupait aussi des animaux que vous aviez?*

G: *Mais, quand mon père est parti, on s'est débarrassé de toutes ces affaires-là.*

C: *Mais vous avez gardé le chien.*

G: *Oh bien oui! On avait un chien, puis je pense qu'on avait gardé des poules pour un petit peu de temps, tu sais, pas longtemps*<sup>84</sup>.

L'atmosphère dans la maison a bien changé. Les chansons à répondre ont été remplacées par de longs silences chargés de dialogues fantômes.

*Puis [...], tu sais, parce qu'elle ne parlait jamais de ce qui se passait, les conversations chez nous, il n'y en avait pas beaucoup. Quand c'est tout caché comme ça, tu finis par ne pas parler beaucoup. Ça fait que je pense que c'était plate vraiment*<sup>85</sup>.

Marie-Louise se rend compte combien il est difficile d'élever les enfants seule. Comme ses journées sont remplies, elle ne peut être au courant de leurs activités à toute heure du jour, en particulier les activités des garçons. Ces derniers ne manquent pas de

---

83. Ruban préparé par Gertrude Mantha entre novembre 2004 et mars 2005, page 3.

84. Session 8 avec Gertrude Mantha, page 8.

85. Session 8 avec Gertrude Mantha, page 9.

créativité dans leurs jeux. Un des habitants de Rideau Park, Allan Robertson, se rappelle un jeu que Jos avait inventé un hiver :

*Joe Ray made a bobsled and after an ice storm, when the roads were slick, Joe and his brother, Lorne, and myself would whizz down Pleasant Park Road. We crossed the tracks and flew down the steep hill and prayed that there was no vehicles [sic] proceeding in either direction on the River Road<sup>86</sup>.*

Si Marie-Louise avait été au courant de ces glissades à l’aveuglette, elle aurait été malade d’inquiétude ! Au printemps, les garçons essaient aussi de lui cacher leurs baignades dans un trou d’eau du voisinage, mais en vain ! Lorsqu’ils reviennent à la maison, elle le sait du premier coup d’œil, à leur grande surprise. Mais elle ne les gronde pas. Lorne me raconte ses souvenirs :

*She was very liberal with us. In everything. In early spring, we use to go swimming in the shale pit on Smith Road. It was a hole dug to make the shale to make bricks. Jack mentioned that the other day. We use to worry about our hair being dry. We wonder if she would see our hair being wet, you know. And he said: Oh! That was you who were worried because the only thing she had to do is look at your neck and it was clean<sup>87</sup>!*

Il rit au souvenir de la sagacité de Marie-Louise.

## LIBRE D’EXPLORER LA VIE

Durant l’année suivant immédiatement le départ de Joseph, Marie-Louise ne semble pas s’inquiéter de la question financière. Pourtant, elle n’a plus le revenu de la vente des œufs et du lait. Je demande à Gertrude comment elle faisait pour faire face aux dépenses de tous les jours.

---

86. Allan Robertson, *Memories of Rideau Park*, document inédit, 12 juillet 2000, page 6.

87. Session 5 avec Gertrude Mantha et Lorne Ray, page 15.

*Je ne sais pas. Je crois qu'elle avait de l'argent en banque. Dans ce temps-là, je ne sais pas pourquoi ça me vient, mais elle avait 5000 \$. Puis, dans ce temps-là, 5000 \$ c'était pas mal d'argent. Ça fait qu'on vivait bien vraiment<sup>88</sup>.*

Le ministère fédéral du Travail avait déclaré qu'une famille avait besoin de 1200 \$ à 1500 \$ par année pour maintenir un standard minimal de vie<sup>89</sup>. Avec 5000 \$, Marie-Louise peut vivre plus à l'aise qu'une grande partie de la population. Elle est à l'abri pour quelques années si elle gère bien son pécule. Gertrude est bien en peine de m'expliquer d'où vient ce montant, mais elle en a gardé un souvenir indéniable. Peut-être que Joseph a laissé à Marie-Louise un fonds d'économie provenant, en partie, des ventes qu'il avait faites de certains des lots achetés dans les comtés de Hanmer et de Capreol et en partie de son commerce d'œufs. Joseph a connu les vaches maigres pendant qu'il était en mission dans l'Ouest canadien et comprenait l'importance de faire des économies. Il tenait probablement les cordons de la bourse familiale très serrés.

*Je pense que lui, il avait l'idée que son argent ne durerait pas longtemps et il fallait faire attention. Puis, dans ce temps-là, il n'y avait pas de pension. Ça fait qu'il fallait que ça vienne de soi-même. Je crois qu'elle, elle avait été élevée sur une ferme. Elle ne connaissait rien, ça fait que... elle s'est jetée aux dépenses. Elle s'habillait bien. Elle avait bien du goût. Nous autres aussi on n'a pas souffert, naturellement<sup>90</sup>.*

D'une certaine façon, Marie-Louise se sent peut-être libérée de la tutelle financière de Joseph. Elle n'a jamais connu la vie de célibataire et la liberté de décider par elle-même des priorités d'achat. Elle découvre le plaisir de s'offrir et d'offrir aux enfants un peu plus que le strict nécessaire. Elle reçoit régulièrement le catalogue du magasin Eaton. À l'époque, les grands magasins comme Eaton au Canada anglais et Dupuis & Frères au Canada français réalisaient la plus grande partie de leurs ventes par

---

88. Session 2 avec Gertrude Mantha, page 6.

89. Site Web: [www.yesnet.yk.ca/schools/projects/canadianhistory/depression](http://www.yesnet.yk.ca/schools/projects/canadianhistory/depression).

90. Session 2 avec Gertrude Mantha, page 7.

catalogue. Ces catalogues présentaient tous les articles en magasin avec photos, tailles, mesures et prix. Mode masculine et féminine, articles de sport, jouets, outils, meubles et appareils ménagers faisaient rêver autant les hommes que les femmes et les enfants. Chaque année, on attendait avec impatience l'arrivée du nouveau catalogue. Quand il arrivait, c'était à qui aurait le premier le droit de le feuilleter.

Dans le cas de Marie-Louise, elle découvre dans ce catalogue la possibilité d'essayer toute une gamme d'activités auxquelles elle ne s'est jamais adonnée. Avidée de tout ce qui est nouveau, elle ne se contente pas de rêver. Elle passe à l'action.

*G : Quand on était sur Pleasant Park, tu sais, elle essayait toutes sortes d'affaires, puis c'était tout à travers le catalogue Eaton. C'était la seule place où tu pouvais magasiner. Ça fait qu'après que mon père est parti, bien là, elle a acheté un orgue, tu sais, avec des pédales.*

*C : Oui, oui.*

*G : Elle a acheté ça. Puis ça, ça a marché pendant un bout de temps. Après ça, elle a changé ça pour un piano. Puis elle a acheté une harpe [un petit modèle de table]. Puis, tu sais, ils envoyaient des leçons avec ça. Ça fait qu'elle essayait d'apprendre la musique toute seule. Elle essayait beaucoup de choses, comme ça. Puis, la peinture elle en a toujours faite et de la peinture sur soie ! Puis, en tout cas, elle avait toujours quelque chose pour l'intéresser<sup>91</sup>.*

Ce catalogue ne lui permet pas seulement d'explorer son penchant pour des activités artistiques. Elle y puise aussi des idées pour s'habiller et pour les cadeaux de Noël des enfants.

*G : Moi, je me rappelle que j'ai eu une poupée, an Eaton's Beauty. Je pense qu'elle avait les cheveux bruns. Naturellement, je la trouvais bien belle. Ça fait que Maman faisait toute sorte de linge pour elle. Du beau linge !*

---

91. Session 8 avec Gertrude Mantha, page 7, et session 5, page 16.

C : *Est-ce que la poupée avait les cheveux longs ou courts ?*

G : *Longs. Tu pouvais la peigner. [...] C'était spécial, je te le dis<sup>92</sup> !*



Marie-Louise, Joseph et Gertrude  
(et sa poupée Eaton Beauty), circa 1930.

Gertrude sourit tendrement au souvenir de l'importance qu'avait ce jouet dans son cœur d'enfant. C'est probablement aussi dans le catalogue de chez Eaton que Marie-Louise trouve les idées pour décorer la chambre de Gertrude.

G : *Bien elle était toujours après décorer les chambres. Ça fait que ma chambre [était] tout en rose ! Jusque le plancher ! Il y avait un prélat. Elle l'avait peinturé rose puis elle avait mis toutes sortes de petites fleurs alentour. Quand j'y pense, c'était pas mal un peu rose !*

On rit ensemble.

C : *Mais là, comme adulte, vous n'aimez pas ça, mais quand vous étiez toute petite aimiez-vous ça ?*

G : *Ah oui ! Je trouvais que c'était beau !*

---

92. Session 9 avec Gertrude Mantha, pages 5 et 6.

C: *Elle vous avait fait des rideaux roses ?*

G: *Des rideaux roses avec des fleurs bleues dedans, puis ah !*

C: *Avec le couvre-lit ?*

G: *Oui. Ah oui. Tout ! Tout matchait<sup>93</sup> !*

Évidemment, tout au long de l'année, le catalogue continue de faire rêver les enfants :

G: *On aimait ça ! On choisissait toutes les affaires qu'on voulait avoir, quand même qu'on n'était pas pour les avoir. [On rit ensemble.] C'est la même chose aujourd'hui, les enfants qui regardent des livres de jouets.*

C: *Ah oui. Alors vous passiez un certain temps là-dedans.*

G: *Ah oui ! Oui.*

C: *Puis elle vous laissait faire ? Elle vous laissait jouer avec le catalogue ?*

G: *Ah oui ! Ah oui ! Parce qu'elle en avait toujours un nouveau chaque année, tu sais. Puis, après ça, il allait dans le out house, puis là on s'en servait comme du papier de toilette.*

C: *Ah bon ! Pas de perte<sup>94</sup> !*

On rit de nouveau ensemble.

L'attitude détendue de Marie-Louise vis-à-vis des finances dans l'année suivant le départ de Joseph reflète bien la mentalité générale de la population qui, au cours des années 1920, jusqu'à 1929 plus précisément, jouit de la prospérité économique du

---

93. Session 8 avec Gertrude Mantha, page 11.

94. Session 9 avec Gertrude Mantha, page 5.

Canada. Le taux de chômage décroît et les salaires augmentent. On ne regarde pas à la dépense.

## VISITE DE NAPOLÉON

Après le départ de Joseph, Marie-Louise reprend contact avec sa famille à Hanmer. Son père adoptif, Napoléon, vient lui rendre visite. Marie-Louise est sans doute extrêmement émue et touchée par cette visite, car elle devine que c'est une façon discrète du fier Napoléon de lui dire que le passé est passé, qu'il l'aime toujours et qu'il est là pour elle si elle a besoin de quelque chose. Elle se sent de nouveau accueillie au sein de la famille.

## KRACH, 24 OCTOBRE 1929

En octobre 1929, les journaux signalent un ralentissement économique. Marie-Louise n'est pas assez lettrée pour lire les journaux régulièrement. Et même si elle les avait lus, qu'auraient signifié pour elle ces remous dans le fonctionnement macroéconomique du pays? Ainsi, le jeudi 24 octobre, lorsqu'elle entend parler de l'effondrement de la Bourse de New York, Marie-Louise ne saisit probablement pas tout de suite l'importance de cette nouvelle. Autour d'elle, on raconte bien que des fortunes se sont évaporées du jour au lendemain et que certains magnats de la finance se sont suicidés. Mais tout ça semble bien éloigné.

De sa retraite inconnue, Joseph, qui saisit sûrement l'importance de la situation, écrit à Marie-Louise à plusieurs reprises, probablement pour la tenir au courant de ses démarches financières, lui expliquer les dangers de la situation économique du pays et l'exhorter à ne pas faire de dépenses superflues. Elle lui répond. Gertrude me dit qu'elle n'a jamais vu le contenu des lettres que sa mère écrivait, mais l'adresse écrite sur l'enveloppe attirait son attention.

*Quand elle me donnait la lettre à maller, c'était toujours «J.A. Roy». Elle écrivait R-O. Puis, moi je disais: «Bien regarde, c'est pas un A que tu as mis là, c'est un O.» Elle disait: «Oh laisse faire ça! Va la maller! Va la maller!», tu sais. Alors ça, c'est la seule chose que je peux dire*

*qu'elle a laissée, un petit peu du secret sans s'en rendre compte. Nous autres, on n'en faisait pas de cas<sup>95</sup>.*

En retournant à la prêtrise, Joseph a repris son vrai nom de famille, Roy, accroissant psychologiquement la distance qui le sépare déjà de Marie-Louise et des enfants qui s'appellent toujours Ray. Mais Marie-Louise s'efforce d'entretenir le lien entre lui et eux. Elle continue de lui donner des nouvelles des enfants et, pendant une courte période de temps, il demeure en contact avec eux. Gertrude se souvient :

*G : Il m'avait écrit quelques lettres après qu'il était parti.*

*C : Ah oui ! Les avez-vous toujours ?*

*G : Non. Avec tous ces déménagements-là, on n'a pas gardé grand-chose.*

*C : Qu'est-ce qu'il disait dans ses lettres ?*

*G : Ah ! bien... [Elle lève les mains en l'air en signe d'impuissance.]*

*C : Est-ce qu'il donnait des explications ?*

*G : Non. Juste, si j'avais des bonnes notes à l'école ou si je devenais la première dans la classe, il m'envoyait des vingt-cinq sous en papier. On appelait ça des chin plaster. Et je me pensais vraiment riche<sup>96</sup> !*

Elle rit au souvenir de cette joie d'enfant.

Joseph n'oublie pas de souligner la fête de sa fille. Et pour cause ! C'est la journée de sa propre fête. Au cours d'une de nos entrevues, Gertrude me montre ce qu'elle a reçu par courrier de son père pour sa fête du 30 octobre 1929.

---

95. Session 5 avec Gertrude Mantha, page 19, et session 2, page 16.

96. Session 2 avec Gertrude Mantha, page 16.

G: *J'ai juste une affaire de mon père qui a sa signature. C'est tout ce que j'ai comme souvenir de lui.*

C: *Qu'est-ce que c'est? Une lettre?*

G: *Je vais te le montrer.*

Elle se lève et va chercher quelque chose dans sa chambre. Elle revient avec une image de sainte Thérèse de l'Enfant-Jésus encadrée et, derrière l'image, il est écrit à la main: «Je prie pour toi.» Une date est inscrite sur l'image: 1929.

G: *C'est après qu'il est parti.*

C: *Oui, parce qu'il est parti en 1928. Donc il avait encore un petit contact à ce moment-là en 1929<sup>97</sup>.*

## LA PARENTÉ

À l'été 1930, Marie-Louise décide d'aller avec les enfants rendre visite à sa sœur Claire à Blezard Valley, près de Sudbury. Elle s'arrange avec son voisin, M. Bennett, pour les y conduire. Pour financer l'aventure, elle loue la maison à un couple dénommé Baker qui cherche à se loger avec ses quatre enfants en attendant d'acheter une nouvelle maison. Gertrude se rappelle le voyage à Blezard Valley:

G: *Un monsieur Bennett nous avait conduits à Sudbury. Puis il avait un Model T Ford avec un rumble seat. Tu sais ce que c'est ça?*

C: *C'est comme un siège en arrière dans le coffre?*

G: *Oui, justement. Imagine-toi! On était six. Il y avait Jos, Lorne, moi, Maman, M. Bennett et son garçon, le plus vieux, Chad. Je te dis qu'on était tassés. Puis ça nous a pris deux jours. Ça avait été tout un voyage. Maman avait*

---

97. Session 5 avec Gertrude Mantha et Lorne Ray, pages 18 et 19.

*presque été malade après. Il nous a conduits chez ma tante Claire qui restait à Blezard Valley. Puis lui, il est revenu. Et on était resté pour un mois chez les Bergeron. C'était la première fois qu'on visitait la vraie parenté*<sup>98</sup>.

Napoléon reçoit la famille chez lui à Hanmer et leur sert un plat surprise dont il garde la recette secrète jusqu'à la fin du repas. Lorsque tout le monde est repu et que les cuisinières jalouses le supplient de dévoiler sa recette, il annonce triomphant qu'il vient de leur servir un ragoût d'ours.

Marie-Louise et les enfants sont contents de retrouver la parenté. Ce genre de vie leur avait manqué. Les enfants sont étonnés du nombre de cousins et de cousines qu'ils ont dans la famille. Jos et Gertrude communiquent alors avec tout ce monde-là en français, mais Lorne, que tous appellent Laurent, n'est pas à l'aise pour s'exprimer en français et, malgré qu'il comprenne très bien ce qu'on lui dit, il répond en anglais.

Après avoir passé tout le mois d'août chez la tante Claire, Marie-Louise et les enfants reviennent à Ottawa en train. Cette première visite à la parenté a ouvert une ère nouvelle de relations entre Marie-Louise et les siens. À partir de ce moment, tantes, oncles, neveux et nièces commencent à venir chacun leur tour passer plusieurs semaines à Ottawa et Marie-Louise retourne leur rendre visite à plusieurs reprises.

À leur arrivée à Ottawa, une surprise les attend. Les Baker n'ont toujours pas trouvé de nouvelle maison et demandent de demeurer chez Marie-Louise pour quelques semaines de plus. Marie-Louise n'a pas le cœur de les mettre à la rue. Des voisins généreux, les Labrèche, offrent de l'héberger avec les enfants. Elle accepte en leur assurant que ce n'est que pour une courte période. Mais la dépression a ralenti le marché immobilier et, bientôt, il devient évident que les Baker ne trouveront pas de maison de sitôt. Marie-Louise ne veut pas abuser de l'hospitalité des Labrèche. Elle réintègre son domicile et réorganise la distribution des chambres pour accommoder les deux familles. Elle installe M. et M<sup>me</sup> Baker dans la première petite chambre, Lorne et Jos dans la deuxième et les deux garçons Baker dans la troisième. Puis elle installe Gertrude et les deux filles Baker dans la

---

98. Ruban préparé par Gertrude Mantha, novembre 2004-mars 2005, et session 5, page 17.

grande pièce au-dessus de la cuisine d'été. Quant à elle, elle couche sur un divan dans le salon. Tout le monde est à l'étroit, mais leur situation paraît bien enviable à d'autres qui ont été littéralement mis à la rue par la Grande Dépression.

## PROPRIÉTAIRE

Pendant que Marie-Louise visitait les siens dans le nord de l'Ontario, Joseph a fait les démarches nécessaires pour lui transférer les titres de propriété des lots et de la maison de la rue Stanley. Les documents notariés indiquent que, le 16 août 1930, Joseph **Roy** vend les lots à Marie-Louise Ray pour un montant de 1500 \$. Marie-Louise a signé: « Marie-Louise **Ray**, widow ». Le notaire ne semble pas remarquer que la propriété a été achetée sous le nom de M. **Ray** et qu'elle est maintenant revendue sous le nom de M. **Roy**. Peut-être tient-il pour acquis que ce changement de nom est une coquille dans le texte. Mais, de toute façon, les documents sont ratifiés.

## CONSÉQUENCES DU DÉPART DE JOSEPH

Gertrude essaie de me faire comprendre les conséquences physiques et émotionnelles que l'absence de leur père a eues sur elle et ses frères.

*G: On s'ennuyait, tu sais. [...] C'est une drôle de situation quand tu y penses. [Court silence] C'était triste. Oui, tu sais quand tous les enfants parlent de leur père puis de leur mère. Puis, nous autres, on ne pouvait pas parler de notre père. Les enfants nous demandaient. Moi j'ai conté assez de menteries [...]. Je disais: « Il a eu une crise cardiaque » ou bien... Il a eu bien des affaires! [...] Je ne sais pas ce que le monde pensait de nous autres vraiment. En tout cas! Il y avait un vide là tout le temps!*

*C: C'était un vide émotionnel, pas juste physique.*

*G: Oui, oui. En tout cas moi-même, je pense que ça m'a affectée. Puis les garçons, Jos plus que Lorne je pense,*

*je ne sais pas pourquoi. Peut-être parce qu'il était l'aîné et qu'il se rappelait plus de notre père. [...] Il y avait juste un gros vide là, tout le temps. Et puis, je ne sais pas comment on peut décrire ça. Il n'y avait personne [avec qui] en parler, tu sais. S'il y avait eu de la parenté alentour [avec qui] en parler. Il n'y avait personne<sup>99</sup>!*

Je lui demande quelle a été sa réaction quand elle a compris que son père ne reviendrait jamais.

*Vraiment, quand tu y penses. Moi, je l'ai haï longtemps, mais après ça je... Mon frère, le plus vieux, Jos, il est mort à présent, mais, lui, il ne lui a jamais, jamais pardonné. Il l'a toujours haï. Il l'appelait: that son of a ...<sup>100</sup>.*

Diane, la fille de Jos, confirme cela quand elle me parle de la relation entre son père et son grand-père:

*D: He hated his father because, when it happened, he was the oldest and he felt completely abandoned and he saw how my grand-mother's heart was broken. And his heart was broken too! He was old enough. And he just resented him. He hated him and could never say a nice word about him.*

*C: What else did he tell you about your grandfather?*

*D: I can't repeat it! No I mean, he used to use actually not nice words whenever I asked anything about him<sup>101</sup>.*

Quant à Lorne, il était encore trop jeune en 1928 pour réaliser pleinement les conséquences du départ de Joseph. Mais par la suite, lorsque Jos et Gertrude ont quitté la maison, il est resté seul avec sa mère et s'est révélé un soutien inestimable dans les moments difficiles qu'ils ont traversés ensemble.

---

99. Session 8 avec Gertrude Mantha, pages 13 et 15, et session 2, page 16.

100. Session 2 avec Gertrude Mantha, page 7.

101. Entrevue avec Diane Parker-Ray, page 3.

Gertrude ne connaît toujours pas les raisons pour lesquelles son père est retourné à la prêtrise. Elle avance bien quelques explications plausibles, mais elle sait bien que ce ne sont que des spéculations.

*Oui bien, après avoir eu des enfants à cet âge-là, il semble que ça devait être très difficile, très compliqué. Puis, j'imagine qu'il se sentait pogné, avec trois jeunes enfants. Puis là, moi je ne sais pas ce qui est arrivé, si c'est l'Église qui l'a contacté ou bien si c'est lui qui l'a fait. En tout cas, ils l'ont peut-être payé pour retourner, je ne sais pas<sup>102</sup>.*

Au cours de l'entrevue suivante, comme nous revenons sur le sujet, elle ajoute :

*G : En tout cas, il était retourné et il enseignait.*

*C : Ah bon ! Qu'est-ce qu'il enseignait ?*

*G : Bien je suppose les affaires bien catholiques, j'imagine. Je ne sais pas qu'est-ce que c'était mais, en tout cas, ç'a l'air qu'il était supposé qu'il avait enseigné. Je ne sais pas où j'ai pris ça.*

*C : C'est Marie-Louise qui vous souffle les réponses.*

Elle rit et ajoute d'un ton décidé.

*G : Mais ça fait longtemps qu'elle aurait dû parler<sup>103</sup> !*

Plus tard, la famille élargie cherchera des explications à ce départ, mais ne pourra qu'avancer des hypothèses :

*G.B. : Ma mère [sa mère est la sœur de Marie-Louise], son nom c'était Claire, elle disait toujours : « Si ses supérieurs l'avaient laissé tranquille, il n'aurait jamais laissé Marie-Louise [... et] les enfants auraient eu un père. »*

---

102. Session 2 avec Gertrude Mantha, page 4.

103. Session 3 avec Gertrude Mantha, page 5.

C.T. : *Vous pensez que les supérieurs ont fait de la pression ?*

G.B. : *Ma mère a toujours dit ça et je l'ai entendue souvent, souvent dire ça*<sup>104</sup>.

Marie-Louise seule connaît les vraies raisons pour lesquelles Joseph est retourné à la prêtrise et elle a gardé le secret à jamais.

## VIE RELIGIEUSE APRÈS LE DÉPART DE JOSEPH

En parlant avec Gertrude des conséquences du départ de son père, la question de la religion vient évidemment sur le tapis.

C : *Mais mon Dieu qu'elle devait s'asseoir le soir puis maudire ce Dieu-là qui lui enlevait son mari ?*

G : *Jamais, jamais qu'elle a parlé contre la religion ! Jamais*<sup>105</sup>.

Si Marie-Louise ressent de l'amertume vis-à-vis de l'Église et de la religion catholique, elle ne le laisse pas voir. Malgré sa tristesse, elle semble accepter la situation, comme on accepte un événement qui nous dépasse totalement et qu'on ne peut pleinement comprendre. Élevée dans la religion catholique, elle a appris à se soumettre à « la volonté de Dieu ». De plus, elle ne veut sûrement pas que ses vues personnelles influencent la vie religieuse de ses enfants. De là sa décision de reprendre sa pratique après le départ de Joseph.

G : *Quand Papa était avec nous autres, on n'allait pas à la messe.*

C : *Jamais ?*

---

104. Entrevue avec Georgette Bergeron, page 1.

105. Session 10 avec Gertrude Mantha, page 10.

G: *Jamais. [...] Ben, lui, il n'allait pas à la messe, ça fait que Maman n'y allait pas non plus. Ça fait qu'on est redevenus catholiques après qu'il est parti*<sup>106</sup>.

Nous rions ensemble parce qu'elle dit cette dernière phrase très simplement, comme on annonce qu'on vient d'endosser de nouveau une chemise mise de côté plus tôt. Je ne doute pas que le sens de l'humour de Gertrude et son attitude d'accepter gracieusement les détours de la vie lui viennent de sa mère.

## LE FAIT FRANÇAIS-ANGLAIS

Le départ de Joseph entraîne une autre conséquence bien inattendue: la langue de communication à la maison glisse graduellement du français à l'anglais, comme si la maisonnée avait perdu son point d'ancrage avec la langue française. Je demande à Gertrude:

C: *Sur la rue Stanley, quand votre père était là, est-ce que vous viviez en français ou en anglais dans la maison?*

G: *On vivait en français. Puis après qu'il est parti, on vivait en anglais.*

C: *Mais, pendant qu'il était là, les voisins dans la rue étaient anglophones?*

G: *C'étaient tous des anglophones.*

C: *Donc, dans la maison vous viviez en français et, quand vous sortiez de la maison et que vous faisiez affaire aux gens de l'extérieur, vous parliez anglais?*

G: *Oui.*

C: *Puis après ça, quand il est parti?*

---

106. Session 6 avec Gertrude Mantha, page 4.

G : *C'était complètement anglais. Maman essayait de nous parler en français, puis, nous autres, on répondait en anglais.*

C : *Parce que vous alliez à l'école en anglais ?*

G : *Oui, justement. [...] Puis elle-même, tu sais, elle parlait mieux anglais que français<sup>107</sup>.*

Évidemment, les amis de Marie-Louise aussi sont tous anglophones. Il y a seulement M. Brûlé, l'épicier, avec qui elle peut parler français. Alors peu à peu son anglais s'améliore et son français commence à s'estomper.

## VIVRE LA GRANDE DÉPRESSION

Au cours des années qui suivent le krach, la dépression s'approfondit dans le Canada entier. Le gouvernement doit mettre en place des programmes d'aide pour les plus démunis. À Ottawa, les effets de la dépression se font sentir inégalement au sein de la population. La fonction publique est un milieu de travail relativement stable, mais plusieurs employés fédéraux perdent quand même leur emploi. En avril 1932, le gouvernement impose une compression salariale de 10 % aux fonctionnaires fédéraux<sup>108</sup>. Heureusement, comme le coût de la vie baisse, les employés arrivent toujours à faire vivre leur famille. Quant aux employés de l'industrie privée et des commerces, ils font face à des mises à pied massives.

En 1930, Marie-Louise ne subit pas aussi fortement que le citoyen moyen les contrecoups du désastre qui s'abat sur tout le pays. Certes, les Baker ne peuvent quitter la maison et tout le monde se sent bien à l'étroit dans la maison de la rue Stanley. Mais on s'accommode. Comme la maison est située en milieu rural, la maisonnée se nourrit en grande partie des produits du jardin et du verger, ce qui la protège des pénuries que connaissent les marchands de la ville.

---

107. Session 8 avec Gertrude Mantha, pages 16 et 17.

108. Georgette Lamoureux, *Histoire d'Ottawa et de sa population canadienne-française*, coll. « Histoire d'Ottawa », tome 5, page 64.

Avec dix personnes dans la maison, Marie-Louise se rend bientôt compte que, si elle veut arriver à tout faire, elle doit s'équiper d'un moyen de transport pour faire les courses hebdomadaires et sortir avec les enfants et les amis. Comme d'habitude, elle n'hésite pas à passer à l'action.

*Maman avait acheté une voiture, un Pontiac 29. Un des voisins, M<sup>r</sup> Crouch, lui avait montré à conduire. Dans ce temps-là, on n'avait pas besoin de passer des examens, rien. Ça fait qu'en tout cas elle conduisait. Elle était la seule femme dans ce quartier-là qui conduisait une voiture<sup>109</sup>.*

On peut se demander comment il se fait que Marie-Louise avait assez d'argent pour acheter une voiture. Il est possible qu'elle ait eu une occasion en or. En effet, lorsque la dépression a frappé, certains hommes d'affaires se sont retrouvés ruinés du jour au lendemain. Certains d'entre eux vendaient leur voiture à un prix ridiculement bas pour obtenir un peu de comptant. Peut-être que quelqu'un a informé Marie-Louise qu'il lui serait possible d'acheter une voiture pratiquement neuve à très bas prix et qu'elle a sauté sur l'occasion. Le loyer payé par les Baker l'aide sûrement à financer l'achat.

## **RUE BANK (1930-1932) ET RUE SUNNYSIDE (1932-1933)**

Bien que, depuis l'automne 1930, Marie-Louise ait à son actif l'équité de la maison et des lots, elle n'a aucun revenu régulier pour faire face aux dépenses hebdomadaires. Le coussin financier que Joseph lui a laissé rétrécit comme une peau de chagrin.

*Elle dépensait de l'argent et il n'y avait pas d'argent qui rentrait. Ça fait que tu sais...<sup>110</sup>*

La dépression n'a cessé de s'aggraver et représente maintenant pour elle une menace dont le visage se précise de plus en

---

109. Ruban préparé par Gertrude Mantha, novembre 2004-mars 2005, et session 2 avec Gertrude Mantha, page 6.

110. Session 8 avec Gertrude Mantha, page 19.

plus. D'abord, elle entend des nouvelles troublantes, entre autres le suicide en mai 1931 du magistrat de police d'Ottawa, Charles Hopewell, accablé de problèmes financiers<sup>111</sup>. Puis elle commence à voir les effets de la dépression dans les rues d'Ottawa. Tout le monde marche, faute d'argent pour emprunter les transports publics ou, dans le cas de ceux qui ont encore une voiture, pour faire le plein. Lorsqu'elle fait ses courses, Marie-Louise voit les bénéficiaires de la «dole», l'aide du gouvernement, faire la queue aux portes des magasins d'alimentation pour échanger leurs coupons contre un morceau de viande ou un sac de sucre. Elle note en passant le grand nombre de jeunes qui gonflent les rangs aux portes des soupes populaires et pense à Jos qui, avant bien longtemps, cherchera lui aussi du travail. Elle aussi commence à avoir recours au crédit. Elle fait des achats à l'épicerie J.L. Brûlé à Billings Bridge et n'arrive pas toujours à payer au moment de l'achat. Le propriétaire de l'épicerie lui permet d'attendre la fin du mois pour régler son compte.

Finalement, Marie-Louise n'arrive plus avec le peu de comptant qui lui reste. Elle doit trouver une source de revenus. Comme les Baker habitent toujours chez elle dans la maison de la rue Stanley, elle décide de leur louer toute la maison et d'aller vivre ailleurs avec le revenu de la location. Elle emménage avec les enfants au second étage d'une maison située derrière un petit casse-croûte de la rue Bank, entre Cameron et Riverdale dans Ottawa South. Au premier étage habite un Juif, sa femme et leur enfant. Cet homme loue et gère le comptoir lunch attenant à la maison. Lorne et Gertrude me racontent :

L: *The Jewish lad and his wife had a child. They were living downstairs, we were living upstairs. And, all of a sudden, one morning, he is gone with the family! The guy walked away. He left everything there. [...] And then, when the Jewish lad moved out, we took the whole house.*

G: *...and the store*<sup>112</sup>.

---

111. Georgette Lamoureux, *Histoire d'Ottawa et de sa population canadienne-française*, tome 5, *op. cit.*, page 45.

112. Session 5 avec Gertrude Mantha et Lorne Ray, page 5.

Marie-Louise prend la relève au comptoir lunch. Elle loue une chambre de la maison à un ouvrier qui a un cheval et Gertrude doit se lever tôt le matin pour préparer le déjeuner de ce locataire. Marie-Louise ne fait pas fortune avec le magasin.

G : *C'était juste un corner store.*

C : *Comme un dépanneur ?*

G : *Oui, mais ce n'était pas un dépanneur parce qu'elle ne vendait pas de produits, vraiment. C'était des barres de chocolat puis des liqueurs. [...] Il y avait une couple de tables. Val [l'épouse de Lorne] se rappelle d'avoir été là avec son frère, pis ils avaient acheté une barre de chocolat, puis ils s'étaient assis puis ils avaient divisé la barre en deux, tu sais. Ça fait que big treat<sup>113</sup>.*

Elle rit.

Marie-Louise gère le petit comptoir lunch pendant un an ou deux. Mais elle n'a aucune expérience des affaires et la dépression sévit plus que jamais. Le commerce suffoque lentement. Bientôt, elle n'a plus assez de revenus pour payer la location de la maison et du magasin. Comme les Baker habitent toujours la maison de la rue Stanley, elle doit trouver un autre endroit pour se loger. Pendant que les enfants terminent leur année scolaire à l'école St. Margaret Mary's, Marie-Louise se met à la recherche d'un autre logement.

En 1932, elle déménage avec les enfants au deuxième étage d'une maison au 402, rue Sunnyside. Comme le propriétaire de la maison, un dénommé Patterson, paie les taxes pour l'école publique, en septembre, Marie-Louise doit inscrire les enfants à l'école publique de Hopewell. Un jour, en rentrant de l'école, Gertrude trouve sa mère en pleurs. Est-ce que ce sont les soucis financiers qui affligent Marie-Louise ? Gertrude ne le saura jamais parce que, comme d'habitude, sa mère reste muette sur les causes de ses actions et de ses sentiments. Heureusement, le séjour sur Sunnyside est de courte durée. Au printemps 1933, Marie-Louise

---

113. Session 10 avec Gertrude Mantha, page 5.



402, rue Sunnyside.

réintègre sa maison de la rue Stanley. Les Baker occupent toujours la maison. Ils y demeurent encore jusqu'à l'automne. Puis M. Baker achète une assez grande propriété sur River Road, à Uplands, pour commencer l'élevage des poules.

### **RUE STANLEY (1933-1935)**

La situation économique du pays ne fait qu'empirer. Un Canadien sur cinq dépend maintenant des programmes d'aide mis sur pied par le gouvernement. Des hommes sans emploi voyagent clandestinement à bord des trains d'un bout à l'autre du pays, dans l'espoir de trouver un emploi. Ils arrêtent dans une ville ou dans l'autre, frappent aux portes des maisons pour offrir leurs services en échange d'un repas et repartent en train vers d'autres villes. Près de chez Marie-Louise, à Billings Bridge, plusieurs chômeurs

arrivés de l'ouest du pays en train ont formé un campement rudimentaire. Un citoyen d'Ottawa me raconte :

*There were hundreds of them out there at Billings Bridge, you know, living in tents and everything else. Well, make shift. I don't think they all had tents*<sup>114</sup>.

Bientôt, ils viennent frapper à la porte de Marie-Louise. Gertrude se souvient :

*G : Je me rappelle que durant la dépression, souvent il y avait du monde qui passait [...]. Ils voulaient avoir de l'ouvrage. Si tu n'avais pas d'ouvrage, bien : « Pourriez-vous me donner à manger ? »*

*C : Ils frappaient à la porte chez vous ?*

*G : Oui, oui. Elle leur donnait toujours quelque chose à manger. [...] On ne restait pas trop loin des tracks. Ça fait que le monde débarquait là, je suppose. Puis ils se promenaient. Ils cherchaient de l'emploi. [...]*

*C : Puis votre mère, elle les nourrissait avec quoi ?*

*G : Bien avec des sandwiches*<sup>115</sup>.

Dans l'espoir de diminuer le vagabondage des sans-emploi à Ottawa, le gouvernement met sur pied un camp de travail dans le quartier Rockcliffe pour bâtir une route. Ce travail procure quelques emplois très pauvrement payés, mais ne ralentit en rien la vague dévastatrice de la dépression. En 1934, 22 000 personnes dépendent des programmes d'aide dans la capitale fédérale<sup>116</sup>. Les femmes abandonnées par leur mari et responsables d'élever seules leurs enfants glissent rapidement sous le seuil de la pauvreté.

---

114. Entrevue avec Frank Mansfield, page 10.

115. Session 9 avec Gertrude Mantha, page 2.

116. Site Web : [www.bytown.net/depress.htm](http://www.bytown.net/depress.htm).

Marie-Louise ne reçoit aucune aide du gouvernement parce qu'elle ne peut prouver qu'elle est veuve. Comme elle a promis de ne jamais parler de sa vie passée, elle craint les questions qui surviendraient si elle en faisait la demande.

*Et à part de ça, dans ce temps-là, c'était tellement péché mortel ce qu'ils avaient fait qu'elle ne pouvait pas en parler à personne, tu sais. Puis elle ne pouvait pas aller chercher de l'aide<sup>117</sup>.*

Elle se débrouille donc comme elle peut. Avec les bons du Canada que Joseph lui a laissés, elle inscrit Gertrude au couvent de la rue Rideau et Jos à l'École technique d'Ottawa. Cependant, comme elle n'a plus le revenu de la location de la maison, sa situation financière s'aggrave de plus en plus. Il est donc possible qu'elle ait décidé de faire appel à Joseph pour l'aider financièrement car, au cours des deux années qui suivent, elle entreprend plusieurs voyages à Montréal.

*On est allés à Montréal plusieurs fois. Puis elle allait rencontrer – bien nous autres on ne savait pas qui –, on pensait qu'elle rencontrait Papa mais elle n'en parlait pas, on ne savait pas qu'est-ce qu'elle allait faire. En tout cas, on stationnait sur la rue Sherbrooke, puis elle nous laissait dans la voiture. C'était un grand édifice, puis je me demande si c'était peut-être le séminaire. Elle rentrait, puis nous autres on l'attendait dans la voiture. On ne savait pas ce qui se passait seulement. Je ne sais pas si elle allait le voir ou si c'était pour régler comment on était pour s'arranger chez nous avec nos finances. Je ne sais pas. [...] Puis, elle ne restait pas longtemps. Après ça, quand elle revenait, elle était bien triste. Puis, en tout cas, on faisait ça dans une journée<sup>118</sup>.*

Ces voyages à Montréal ont été le sujet de plusieurs discussions au cours de mes entrevues avec Gertrude et son frère Lorne. Lorne se rappelle que, lorsqu'elle sortait de l'édifice, elle

---

117. Session 1 avec Gertrude Mantha, page 2.

118. Ruban préparé par Gertrude Mantha, novembre 2004-mars 2005, page 2.

avait dans les mains une enveloppe remplie d'argent. Cet argent venait-il de Joseph ou de l'Église ? Gertrude et Lorne soupçonnent que, dans l'entente que Joseph a négociée avec l'Église pour son retour à la prêtrise, il a obtenu qu'elle dédommage Marie-Louise en échange de son silence sur sa vie avec lui. Gertrude me dit: «It was "hush-money"<sup>119</sup>.»

Compte tenu de l'importance que l'Église attachait à garder secret «l'égarement» de Joseph afin d'étouffer le scandale, cette explication des faits demeure très plausible. Mais nous n'avons aucun moyen de vérifier si elle est juste.

Gertrude remarque que sa mère est bien triste en sortant du séminaire. Et pour cause ! D'abord, au premier voyage à Montréal, elle s'y rend probablement avec l'espoir au cœur d'avoir le plaisir de revoir Joseph et de converser un peu avec lui. Mais, comme l'Église a fait promettre à Joseph de ne plus la revoir, je soupçonne que Joseph ait été obligé de laisser l'enveloppe à un réceptionniste quelconque et que c'est ce dernier qui l'a remise à Marie-Louise de façon bien impersonnelle, peut-être même avec un regard mi-soupçonneux, mi-dédaigneux. C'est humiliant pour une femme si fière d'être perçue comme une quémandeuse d'argent. Donc, pour Marie-Louise, ces voyages à Montréal sont synonymes de désappointement et d'humiliation. Pour les enfants, ces voyages sont plutôt agréables. C'est une aventure hors du quotidien. Ils arrêtent au restaurant pour dîner, une belle pâtisserie pour eux. De plus, pour Jos qui a 16 ans et qui commence à conduire, c'est l'occasion en or de s'exercer un peu.

Selon Gertrude, Marie-Louise aurait fait jusqu'à trois voyages à Montréal entre 1933 et 1935. L'argent qu'elle reçoit lui facilite grandement la vie. Elle respire un peu plus librement. Elle règle ses dettes à l'épicerie Brûlé et apporte un peu de confort additionnel à la maison. Elle fait installer la plomberie à l'intérieur de la maison et s'abonne au téléphone.

## VIE SOCIALE

Depuis son retour sur la rue Stanley, Marie-Louise a repris une vie sociale un peu plus active. Elle a une grande amie, M<sup>me</sup> Annie Sutherland.

---

119. Session 5 avec Gertrude Mantha et Lorne Ray, page 10.

*Mother had one very good friend, Mrs. Sutherland whose husband had left her. And she had 3 sons and she and mother would go out quite often. And for them, an outing was to go to the tea gardens on Sparks Street and to have their tea cups read. They had a real mania for this. And she and mother joined the bowling club at one time and she and Mrs. Sutherland would go I think it was once a week. So that was about the biggest excitement that mother had for quite a while<sup>120</sup>.*

Les forces de l'Univers prennent soin de nous et nous protègent. Il n'y a pas de coïncidences. Madame Sutherland est vraiment la meilleure amie que Marie-Louise puisse rencontrer. Les deux femmes ont été abandonnées par leur mari. Les deux élèvent leurs enfants seules. Elles ont beaucoup à partager en sirotant leur thé. Que disent-elles des hommes ? Marie-Louise a-t-elle raconté à cette âme sœur sa vie avec Joseph et les circonstances de son départ ou a-t-elle gardé le secret tel que promis ? Seule Annie Sutherland aurait pu nous le dire, mais elle est décédée.

Marie-Louise, qui a souffert d'être abandonnée, éprouve beaucoup d'empathie pour ceux qui vivent seuls et elle n'hésite jamais à les aider. C'est ce que révèlent les deux histoires suivantes que me raconte Gertrude :

*G : Je sais qu'il y avait une voisine qui était âgée, M<sup>me</sup> Derby. Elle avait une pneumonie et elle restait toute seule. On était allés la chercher en traîne chez elle, on l'avait emmenée chez nous, puis Maman en avait eu soin.*

*C : Elle avait habité chez vous quelques jours ?*

*G : Oui, juste quelques jours parce qu'après ça je pense qu'elle avait été hospitalisée<sup>121</sup>.*

---

120. Ruban préparé par Gertrude Mantha, novembre 2004-mars 2005, page 4.

121. Session 3 avec Gertrude Mantha, page 1.

Et puis :

*Elle aidait beaucoup les voisins, vraiment. Il y avait une bonne femme qui restait en face. Une madame Slinn, je pense. S-L-I-N-N. Cette Slinn-là, c'est d'eux autres que mon père avait acheté la propriété. Elle a fini par aller au Pearly Home. C'est sur la rue Aylmer à Ottawa. [...] Puis, je sais qu'on allait la voir. C'était une femme âgée et elle n'avait pas de l'air d'avoir de la parenté. [...] [Maman] était bonne femme. Elle essayait d'aider, tu sais. Ça fait que, naturellement, on y allait tous<sup>122</sup>.*

Les relations de Marie-Louise avec ses voisins aident à combler le vide émotionnel provoqué par l'abandon de son mari. Pour elle comme pour les enfants, les voisins remplacent la famille toujours éloignée là-bas, à Hanmer et à Blezard Valley.

*Et, à part de ça, elle avait des anciens voisins, des Dawson, qui avaient été voisins, plusieurs années avant que Papa parte. Ils étaient déménagés et ils restaient dans le West End de la ville. Dans ce temps-là, ça s'appelait Laurentian View. C'était près de Britannia. Puis, durant les fêtes, une année on allait chez eux pour Noël et eux ils venaient chez nous pour le jour de l'An. Et, l'année ensuite, on renversait [les invitations]. En tout cas, eux autres, ils avaient quatre enfants et ils étaient à peu près de nos âges. Ça fait qu'on aimait bien ça les voir<sup>123</sup>.*

## MAISON DE CONVALESCENCE

Après les humiliations des voyages à Montréal, Marie-Louise est plus déterminée que jamais à gagner sa vie. Avec une amie infirmière, une demoiselle O'Neil, elle ébauche un projet de maison de convalescence où les malades qui peuvent quitter l'hôpital viendraient achever leur guérison avant de retourner chez eux. L'idée est assez innovatrice et les deux femmes décident d'aller

---

122. Session 5 avec Gertrude Mantha, page 21, et session 6, page 9.

123. Ruban préparé par Gertrude Mantha, novembre 2004-mars 2005, pages 2 et 3.

de l'avant. Mais elles n'ont aucune notion des affaires et Marie-Louise sait à peine lire et écrire. Gestionnaires en herbe, elles se lancent dans cette entreprise sans savoir qu'il aurait fallu faire au préalable l'équivalent de ce qu'on appelle aujourd'hui une étude de faisabilité. Elles espèrent que la dépression qui a fermé tant d'entreprises épargnera la leur.

Le projet nécessite un investissement assez considérable. Elles louent une maison sur la 2<sup>e</sup> Avenue dans le Glebe, près du canal. Elles achètent des meubles, des lits et de la literie. Marie-Louise utilise sûrement une partie de l'argent qu'elle a reçu au cours de ses voyages à Montréal pour payer le matériel de base et j'imagine que son amie investit aussi une partie de son avoir.

Marie-Louise confie les enfants à une voisine, M<sup>me</sup> Jackson, qui n'a pas d'enfants et qui a un chalet à Constance Bay. Les enfants y passent l'été pendant que Marie-Louise tente de démarrer la maison de convalescence. Mais le projet ne fonctionne pas. Je demande à Gertrude :

*C : Pourquoi ça n'a pas marché ? Le savez-vous ?*

*G : Je pense que c'est juste parce que le monde n'avait pas d'argent, puis j'imagine qu'ils gardaient leurs malades chez eux. Dans ce temps-là, pour la plupart du monde, c'est comme ça que ça marchait<sup>124</sup>.*

Au bout d'environ six mois, Marie-Louise et son amie doivent regarder la réalité bien en face : elles ont perdu tous leurs investissements !

## KIOSQUE

Marie-Louise doit repartir à zéro. Mais elle ne se laisse pas abattre. Elle vend la voiture.

Elle a toujours l'équité de la maison et des lots à son actif. En attendant de trouver une nouvelle façon de gagner sa vie, elle demande à son voisin, Albert Bennett, de lui construire un petit kiosque sur le côté de la maison pour y vendre des confiseries et

---

124. Session 2 avec Gertrude Mantha, page 12.

des boissons gazeuses. Nouvel investissement, nouvel échec. Gertrude explique :

*Il n’y avait presque pas de monde qui restait dans ce bout-là. Il y avait juste les voisins mais pas assez de monde pour soutenir un commerce. [...] Et je pense qu’il y avait plus d’enfants qui mangeaient les profits que d’autre chose<sup>125</sup>.*

On rit ensemble. Mais, parfois, quand Gertrude repense à sa mère, c’est avec un sentiment d’admiration triste, comme le révèle son commentaire sur le ruban magnétique qu’elle m’a remis : “Poor mother! She certainly tried a lot of things<sup>126</sup>!”

---

125. Session 2 avec Gertrude Mantha, page 15.

126. Ruban préparé par Gertrude Mantha entre novembre 2004 et mars 2005, page 4.